

qui entourent le haut Syr-Darya, au milieu des forêts de sapins, de genévriers, d'érables, de bouleaux, de pommiers, d'abricotiers sauvages, des noires futaies dont la sombre verdure effrayait les hommes du Sud. Au-dessus de Namenggan et de Tchoust, « au pied du mont Oungar... sur la rive abrupte de la rivière Padcha Ata ¹ », on montre encore aujourd'hui les ruines des châteaux où les *Moughs* (mages) se défendirent contre l'Islam, et on raconte la légende de leur chef Karavan Bass, des quatre cents guerriers auxquels il fit goûter la joie du martyr pendant qu'ils étaient en prières. On vénère encore le *Mezar* (chapelle) de la sainte fille *Sefid Boulane* (*Sefid* signifie Blanche) qui lava les corps des martyrs et les ensevelit. « Les Arabes élevèrent un mezar qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Mezar de Sefid Boulane* ². »

Cette résistance n'empêcha pas les aventuriers arabes de se faufiler dans le Nan-Lou. Avec leur génie d'intrigue et leur audace théâtrale, ces comédiens tragiques réussirent à se faire accepter par les bouddhistes du Tibet. Dès la première moitié du VII^e siècle ³, les peuples d'origine diverse, vivant, pour la plupart, d'élevage, au pays que nous appelons actuellement le

1. Capitaine Nalivkine, *Histoire du Khanat de Khokand*, p. 13.

2. *Ibid.*, p. 16.

3. Ce fut vers 630 que *Loung-Dzang*, chef du territoire actuel de Lhassa, soumit successivement les tribus voisines; en 632, il envoya dans l'Inde un de ses ministres, *Toumi-Sambouda*, pour y étudier le bouddhisme; c'est à son retour que le roi fit construire le *Potala*, qui est actuellement le Vatican du pape bouddhiste, du *Dalaï-Lama*, à Lha-Ssa. A cette époque, les Bouddha vivants n'étaient pas souverains du Tibet, mais seulement d'une ou de plusieurs tribus de l'ouest et du sud-ouest. Les Tibétains Orientaux, les *Tangout* des Turcs, étaient païens; *Loung Dzang* les convertit, et eut l'idée de faire déclarer son petit-neveu et successeur, *Khi-li-sou-tsan*, Bouddha vivant, quarante et unième incarnation de Bouddha; ce fut en 680. « Celui-ci est donc véritablement le premier Lama, ou chef de la religion bouddhique, qui ait été en même temps roi de tout le Tibet, et l'on peut dire que de cette époque date le système religieux et politique appelé Lamaïsme, dont le chef fut le premier *Dalaï-Lama*, au sens que nous donnons à ce titre, qui ne fut créé que plus tard par l'empereur de Chine. » (Dutreuil de Rhins, *L'Asie centrale*, p. 2.)

Tibet, s'étaient convertis au bouddhisme, qui devait trouver, dans les hautes vallées et sur les plateaux presque inaccessibles, entre l'Himalaya et le Kuen-lun, son lieu de refuge et sa sainte citadelle; à la même époque, les Tibétains commencèrent à se rendre redoutables à la Chine; il y eut, à l'ouest du grand coude du Fleuve-Jaune, au sud de la Grande Muraille, des Marches tibétaines, comme il y avait des Marches turques au nord. Par les pays du Lac-Bleu ¹, ces *Thou-fan* ou « barbares du *Thou* ² » installés au défaut de la cuirasse, au sud-ouest de la Grande Muraille, coupaient les communications entre la Chine et le Nan-Lou. A la fin du VII^e siècle, ils envahirent le Nan-Lou, ravagèrent l'Hexapole, puis se retournant brusquement contre les Chinois, les battirent au bord du Lac-Bleu, coururent, par la trouée de la Grande Muraille, tout le long du haut Fleuve-Jaune. Les bouddhistes de l'Hexapole se laissaient piller, volontiers, par de si pieux sauvages, qui offraient la dîme de leurs pilleries aux monastères du Bouddha Maïtreya, et frappaient la terre du front devant les autels, dans les abbayes des Lamas. Pour ces rudes montagnards de Tibet, grimpeurs de pics, coureurs de glaciers, le Tian Chan n'était pas un obstacle, ni les Tsong-ling, « les Monts Bleus ». En 715, ils franchirent lestement ces taupinières, passèrent par le Terek Davane, « le Port des Peupliers », dévalèrent en Fergana, tuant et saccageant. Quand les Arabes les virent descendre, le lourd coutelas national sur les reins, le bâton ferré au poing, les adroits musulmans comprirent le parti qu'ils pouvaient tirer de ces païens contre les débris des mages, contre les Turcs têtus dans leur loyalisme militaire, et contre la Chine, la grande Chine qu'eux, les musulmans prêcheurs et

1. *Koukou Nor* en mongol.

2. Plus tard *Si fan*, « Barbares de l'Ouest », et sous d'autres noms, *Bod*, d'où *Thou Bod*, « Tibet », Tangoutes, etc.

phraseurs, n'abordaient qu'avec d'infinies précautions, malgré toutes leurs harangues. Devenus subitement les meilleurs amis du monde, aventuriers musulmans et bandouliers bouddhistes repassèrent le Port des Peupliers (716) et allèrent ensemble, dans le Nan-Lou, assiéger les bonnes villes turques et oïgoures qui tenaient pour le suzerain, l'empereur de Chine. Si obtus que fussent les Turcs, ils comprirent qu'on voulait leur retirer la route du sud, leur gagne-pain, et tourner le Pé-Lou; ceux du Bich-Balik, « de la Pentapole », accoururent sous les drapeaux des recruteurs chinois, au service de l'Illustre Empereur, balayèrent les envahisseurs de l'Hexapole, et dégagèrent les avenues occidentales de l'empire. Depuis ce coup de balai à la turque, les montagnards n'essayèrent plus rien du côté de l'ouest, mais guettèrent à l'affut, courant la basse terre dès qu'elle était dégarnie de troupes. Dans ce désordre, la tentation était trop forte pour les Turcs, Kirghiz de tribus rompues, Oïgour ruinés par les guerres, Karluk mécontents de la solde chinoise, Naïmane bouddhistes endoctrinés par les lamas tibétains, et jaloux des faveurs que l'empereur Thang accordait à leurs concurrents, les Turcs Kéraït christianisés; ils suivirent le dicton : « Dût-on sabrer la maison de ton père, sabre avec les camarades »; ils sabrèrent à tort et à travers, les uns contre les autres, pour les Chinois, contre les Chinois, pour les Tibétains, au hasard, pour le plaisir. Le Bilgué Khan a inscrit, sur sa stèle, ses chevauchées contre les Tibétains, les Tangout, les Oïgour et la Pentapole. Les âpres et toujours faméliques montagnards profitèrent de la désorganisation des Marches, prirent leur revanche de dix défaites que leur avaient infligées les Impériaux; en 763, ils firent un coup superbe; toutes les forces de l'empire étaient en mouvement contre la jacquerie des *An-Lo* et contre les brigands « Sourcils Rouges »; les montagnards passèrent brusquement le

Fleuve-Jaune, son affluent le Oueï, se jetèrent sur la capitale impériale *Si-Ngan*, et la pillèrent. Les bandes turques, exaspérées contre les soudards arabes que l'empereur avait pris à sa solde, laissèrent faire, par jalousie de métier. A partir de ce beau coup, l'étoile des Tibétains déclina. Les Turcs Oïgour du Nan-Lou, du Pé-Lou, mis en éveil, craignant une concurrence vers l'ouest, prêtèrent à peu près la main aux Chinois pour les aider à se défaire des Tibétains. Les Arabes, toujours préoccupés de leurs relations pacifiques avec le grand empire, reconnaissant leur impuissance militaire contre les Turcs du Nan-Lou et du Pé-Lou, cessèrent d'intriguer avec les bouddhistes. D'ailleurs, des aventuriers musulmans de la grande conquête, il n'en restait plus à la fin du VIII^e siècle; ils étaient morts ou pourvus. Les fils des « Gueux » communistes avaient fait fortune et voulaient en jouir. La place redevenait bonne pour le ponctuel et consciencieux soudard ture; mais cette fois, il avait un nouveau marché, que l'invasion arabe lui ouvrait.

Jusqu'à sa chute, l'empire unifié des Sassanides avait opposé, aux Turcs, une barrière infranchissable. Pour servir de courtiers entre la Chine et le *Ta-Thsin*, « la grande Chine » de l'ouest, l'empire romain, ils étaient obligés, ou de subir les douanes iraniennes dans les Marches de l'Oxus, ou de faire la contrebande par les pays de grand risque, de traverser, à tous hasards, les steppes et les landes des Kiptchak, le vide où se jetaient à la foule les tribus rompues, les Kazak « marrons », les Kirghiz « errants », les insoumis au Kagan ture de l'Altai et des Marches de Chine; par le nord de la Caspienne, par les pays Yogour « d'en haut », par les steppes des Alains, ils traversaient, tant bien que mal; souvent, quand ils étaient en nombre, ces contrebandiers se faisaient chefs de troupe, puis de nations, et, la chance aidant, paraissaient brusquement sur le Don, sur le Danube, comme de

grands rois; quand on leur tenait tête, ils reprenaient leur métier de reîtres; ils l'ont fait en Russie jusqu'au XI^e siècle. En 945, dit la chronique de Nestor, « Vladimir fit venir par terre des Torks à cheval, et il vainquit les Bulgares ». En 1096, la Chronique nomme pour la première fois les anciens Huns blancs, les Tie-le ripuaires, sous leur nom nouveau de Turkomans. « Ismael engendra douze fils, d'où viennent les *Torkmens*, les Pétchénégues, les Torks, les Koumans, c'est-à-dire les Polovtzes qui sortent du désert¹. » A ce moment, tous les Kiptchak étaient débridés; il n'y avait plus de Kagan turc, vassal de l'Illustre Empire, pour les tenir en main. C'est la faiblesse des derniers Han de Lo-Yang, l'impuissance des derniers Thang de Si-Ngan, dans la Chine lointaine, qui a donné la clef des champs aux Kiptchak, aux Kalatch, aux Turcs ripuaires, et leur a permis de lancer sur l'Europe leurs troupes de contrebandiers, de brigands et d'aventuriers recrutées dans le Yogour, dans la plaine du Terek et du Kouban, dans les steppes du bas Volga, Abares, Bulgares, Bachkir-Magyares, tous Kazak, « Cosaques », marons. En réalité, au XIII^e siècle, les Mongols successeurs des Kagans turcs et des empereurs de Chine n'ont pas fait autre chose que rétablir l'ordre en pays kiptchak; ils l'ont établi à leur manière, durement, mais ils l'ont établi.

Au sud, dans les Marches de Perse, naguère infranchissables, l'anarchie musulmane ouvrait aux Turcs une voie nouvelle, admirable, pleine d'attraits. Bien vite, les Arabes s'étaient dégoûtés de sauvages, païens fanatiques, bouddhistes endiablés, tels que les âpres et féroces montagnards du Tibet. L'alliance rompue, les musulmans ne parlent plus de leurs bons compagnons de Fergana et du Nan-Lou que comme d'êtres répugnants, sans foi ni loi; ce sont

1. Chronique de Nestor, traduction L. Léger, p. 69 et 195; citée plus haut.

eux qui créent la légende de l'anthropophagie tibétaine. Au contraire, pour les Turcs, ils deviennent tout miel et sucre. Si antipathiques que leur fussent les Arabes, ces bonnes gens turcs trouvaient leurs chevaux superbes, et leurs lévriers bien jolis; le cheval de pur sang et le slougui ont servi de conciliateurs entre les Sibériens chinoisés et les Sémites iranisés. Encore aujourd'hui, les Turcomans appellent un cheval de race *Beïdo*, « Bédouin », et un lévrier *Tazi*, « Arabe », — et pour dire qu'un objet est charmant, joli, les Turcs disent qu'il est « tazi ». Peu à peu, les hommes du Nord cessèrent de bouder ces gens du Sud qui avaient de si bons chevaux, de si beaux chiens, et chez lesquels on se chamaillait sans cesse; un solide homme d'armes ayant monture, arc et carquois en trousse, son sabre, et deux douzaines de moutons pour vivre en route, était assuré de trouver de l'emploi, de faire fortune, lui et sa famille, dans le pays des Tazi — plus tard, ils les appelèrent Tadjik, à mesure qu'ils les méprisaient davantage¹. — N'eût-il que ses bras, il pouvait se louer, se vendre au besoin, comme lutteur, comme boxeur, comme assommeur professionnel chez le Tadjik; d'où, le *koul*, « l'esclave », en réalité le spadassin, le brave turc; car le mot « koul », qui a signifié plus tard « esclave » ou plutôt « serviteur » dans le sens militaire, veut dire en turc simplement « bras » avec le poing au bout. Les *koul* turcs et ferganais² s'offrirent en détail au service des Khalifes; les condottieri, chefs de bande, plus riches, se précipitèrent, en foule, à leur suite,

1. Les chroniques arméniennes appellent les Musulmans, et en particulier ceux de Perse, « Dadjigs ». Il se pourrait que « Tadjik » soit venu aux Turcs par les marchands arméniens.

2. Les plus sacrépants étaient les Ferganais : « Les habitants [de Merguinane en Fergana] sont des *Sart* d'un naturel batailleur, malicieux et mauvaises têtes. Le penchant à la dispute et aux coups est général en Maveraan-Nahr [Transoxiane], et les batailleurs les plus notoires de Samarkande et de Bokhara sont, pour la plupart, originaires de Merguinane. » (*Mémoires de Bâber*, p. 4-5.)

dès qu'ils eurent appris ce mot magique *Roum*, « Rome », ce nouveau nom du *Ta-Thsin* qui avait fasciné leurs ancêtres.

L'effet du nom de « Roum » sur le cerveau de ces hobeaux turcs est vraiment prestigieux. Pour la Chine de l'ouest, pour le *Ta-Thsin*, ils oubliaient la Grande Chine, la vraie. Ils y couraient comme les *conquistadores* espagnols à l'Eldorado. Aux Marches de Turkestan, on se racontait des histoires merveilleuses; la hâblerie arabe n'y contredisait pas. Et puis, quoi faire au pays? L'Ili Khan n'était plus rien, moins qu'un préfet chinois; très loin, à l'est, les Turcs du Liao, les Khitaï, avaient la haute main; dans le Nan-Lou, dans le Pé-Lou, les Oïgour, possesseurs des bonnes villes, entendaient rester maîtres chez eux.

Abandonnés par l'Ili Khan impuissant, repoussés par les Oïgour, il ne restait aux Turcs des Marches de Perse, Ripuaires, Kankli, Kalatch, qu'à tout abandonner pour se mettre à la merci de l'illustre Empereur, ou à se faire Kazaks dans les misérables steppes du Nord, dans le « pays de la faim », ou à s'attacher à la fortune du Khalifat, à chercher aventure dans cet empire de *Roum*, où tout bon *koul*, « bras », était assuré de trouver honneurs, gloire et richesse.

L'émigration militaire des Turcs, jusqu'ici dirigée vers le Nord-Ouest, vers le pays kiptchak, le Yaïk (Oural), l'Idil (Volga), le Don et le Danube, bifurqua vers le Sud-Ouest, l'Azerbaïdjane, le Transcaucase, l'Asie Mineure, la Syrie, le pays musulman de « Rome ». La révolution qui amena les khalifes Abbassides au pouvoir accéléra le mouvement, le fixa, le canalisa dans cette voie nouvelle. A mesure qu'ils entraient au service des Musulmans, ces Turcs, si réfractaires à l'islamisme chez eux, se soumettaient à la règle religieuse. Ils n'y entendaient goutte, ni malice, ni théologie; c'était, pour eux, un point de consigne, donc, dans leurs idées, un point d'honneur. Ils devenaient musulmans *sub speciem*

sacramenti, à l'inverse des anciens juifs qui ne voulaient pas prêter serment militaire à l'empereur romain, parce qu'il était païen. Prêtant serment au khalife, à l'imâm musulman, ces soudards turcs se tenaient pour obligés à sa confession religieuse. Une fois l'islamisme accepté, ils ne discutaient plus; on ne raisonne pas sur le rang. Les Turcs sont entrés dans l'église musulmane « orthodoxe » sunnite, non pas en néophytes catéchumènes, mais en recrues, militairement, sans courber la tête. En 724, ils battaient encore Sevet ben Abou Bahr El Darimi et sabraient vingt mille fidèles, jusqu'au dernier homme, reprenaient Samarkande; en 745, ils luttèrent encore, en Fergana et en Transoxiane, contre l'énergique gouverneur arabe Nasr ben Seddjar, quand déjà des centaines de leurs compatriotes, dans le lointain Ouest, combattaient sous les drapeaux de l'Islam, pour les khalifes sunnites, et se faisaient tuer, au cri d'*Allah Ekber*, « Dieu est le plus grand! » pour la foi, contre les infidèles de Rome et les hérétiques de Syrie et d'Irak¹. En 227 de l'hégire (833), il y avait, déjà, tant de reîtres turcs musulmans au service du khalife Moutassem que, dans sa nouvelle capitale de Samarra, ils occupaient tout un quartier de la ville. A Bagdad, le peuple n'en voulait plus; « ils molestaient la population, lançaient leurs chevaux au milieu des marchés, au grand préjudice des infirmes et des enfants. Les habitants en tirèrent plus d'une fois vengeance, et assommèrent plus d'un cavalier qui avait renversé une femme, un vieillard, un enfant ou un aveugle... Moutassem distribua aux Turcs des lots de terrains distincts, et leur donna pour voisins les soldats originaires

1. Au commencement du XIII^e siècle, le géographe persan Yakout (né en 1178), parlant des brigands Kouchan et Beloutch (d'après El-Bechari), considère encore les Turcs comme des ennemis de l'Islam : « Ils (les brigands) se disent musulmans, mais ils sont plus acharnés contre les musulmans que les Grecs ou les Turcs. » (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse extrait de Yakout*, p. 455.)

de Fergana, d'Achrousnah et du Khorasân, en tenant compte du voisinage respectif de leurs contrées natales. Achinas le Turc et ses compagnons reçurent en fief le territoire appelé *Kerkh Samarra*¹. » On trouve généralement, dans les chroniqueurs arabes de cette époque, les Turcs et les Ferganais associés; les premiers venaient, presque tous, des Marches du Pé-Lou, ou du Kharezme; ils continuaient le métier de leurs ancêtres directs, les Saces et les Massagètes, au service des Achéménides et des Parthes : c'étaient des Kankli, des Kalatch, et des Huns blancs ou Turcomans ripuaires. Les Kiptchak et leurs voisins les Alains (A-Sou) ne leur ont fait concurrence, dans le Sud musulman, que beaucoup plus tard; le pays qui les attirait surtout était l'Égypte; les Véniliens les y amenaient par mer, à l'entreprise, d'où le nom de Mamlouks *baharites*, « d'outre-mer »; au ix^e siècle, les Kiptchak et les Kirghiz cherchaient fortune en Russie et sur le Danube.

Dans la Transoxiane et en Perse, lors de la révolution qui renversa les Ommeyyades, Turcs et Ferganais avaient pris, sans hésiter, le parti des Abbassides. Convertis ou non, ils étaient accourus, en foule, sous le drapeau noir d'Abou Mouslim, le rival de leur ennemi mortel Nasr Ben Seddjâr, qui était l'homme des Ommeyyades.

A la fin du viii^e siècle, la nationalité iranienne, qui paraissait morte, tuée par l'Islam et par le génie arabe, se réveillait. En acceptant l'islamisme, « la Perse transporta en masse sa mythologie dans la religion nouvelle. Mahomet hérita de Zoroastre; Dédjal et l'Antéchrist héritèrent d'Ahriman et du

1. Maçoudi, *Les Prairies d'or*, t. VII, p. 118. Achinas, arrangement arabe du turc Achnass, est le nom d'une ville de Turkestan, au nord de Tachkend, sur le Syr. Les Mongols l'emportèrent et la détruisirent en 1219. Les condottieri turcs portaient des noms de guerre, ou simplement le nom de leur pays d'origine. Celui-ci était des Marches, du côté du Pé-Lou.

serpent Zohâk; Saochyant, le fils encore à naître du Prophète, qui doit à la fin des temps inaugurer le règne de la vie éternelle, revint faire ses promesses aux hommes sous le nom arabe de *Mahdi*... En regard des khalifes, élevés par la clameur aveugle des masses, par l'intrigue et le crime, elle éleva le droit héréditaire de l'imâm Ali, infallible et sacré de Dieu. A sa mort, elle se pressa autour de ses deux fils, Hassan et Hussein, puis de leurs descendants; Hussein avait épousé une fille du dernier roi sassanide, de sorte que l'imâmât était fixé dans son sang par double droit divin, et l'union de la Perse et de l'islamisme à la façon persane se trouva scellée dans le sang de Hussein aux plaines de Kérbéla. La révolution qui renversa les usurpateurs Ommeyyades au profit des Abbassides, neveux du prophète, est l'œuvre de la Perse; si elle ne fait pas arriver au pouvoir la famille favorite, pour qui elle a cru combattre, elle fait du moins triompher son principe... Les premiers Abbassides, élevés au trône par la Perse, s'entourent de Persans; leurs premiers ministres, les Barmécides, sont suspects d'être encore de cœur à la religion de Zoroastre... Les Abbassides sont de véritables Sassanides, de sang arabe¹. »

Mais si les Iraniens firent triompher les Abbassides, ce fut par l'épée des Turcs, gens obtus et réfractaires à la théologie. Turcs et Ferganais coururent, sous le drapeau noir, sus au drapeau blanc, pour prendre une revanche sur Nasr ben Seddjâr qui leur avait fait mauvaise guerre. Abou Mouslim, avec sa finesse de sémite et son instinct d'homme du peuple (il s'appelait, de son vrai nom, Abd Er Rahman, et de son métier, il était corroyeur) comprit, du coup, le parti qu'on pouvait tirer de ces batailleurs; il mit en œuvre l'intrigue arabe, et ces Turcs, ces païens, ces manichéens, se battirent

1. Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*.